Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [x] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X				14X				18X				22X				26X				30X		
					✓																	
		12X				16X				20X				24X				28X				32X

Pages Canadiennes

DEUXIEME SÉRIE

LA GASPESIE en 1888

Par

AUGUSTE BECHARD

QUEBEC
L'IMPRIMERIE NATIONALE
[illegible]17 ST-JOSEPH
1918

Pages Canadiennes

Pages Canadiennes

DEUXIÈME SÉRIE

LA GASPESIE EN 1888

Par

AUGUSTE BECHARD

QUEBEC
L'IMPRIMERIE NATIONALE
817 ST-JOSEPH
1918

INTRODUCTION

M. Auguste Béchard a publié, en 1888-1889, dans La Lyre d'Or (1), d'intéressantes notes sur la Gaspésie. Ces notes renferment des détails que nous ne rencontrons nulle part ailleurs et des appréciations formulées sans crainte que nul autre n'a osé faire. C'est pour cela que nous avons cru qu'il serait intéressant pour nos lecteurs de

---

(1) *La Lyre d'Or*, revue mensuelle publiée à Ottawa par M. Stanislas Drapeau. M. Drapeau avait publié précédemment *L'Album des Familles* et le *Foyer Domestique*.

lire de larges extraits de ces notes.

C'est sous forme de récit de voyage que M. Béchard nous a laissé ces notes, et c'est sans plus de commentaires, en laisant à l'auteur la responsabilité de ses assertions, et de ses conclusions, que nous entamons la publication de ses souvenirs.

SOUVENIRS

De tous les endroits que j'ai habités, ici et en dehors du pays, pas un ne me rappelle d'aussi beaux souvenirs que cette partie reculée du Canada, située en face du golfe dont l'espace, vers l'est et le nord, n'est borné que par l'horizon. L'été et durant quatre mois de la belle saison, ce coin favori, cet enfant gâté de la Nature grande et sauvage, devient sans conteste l'endroit le plus charmant que Dieu ait créé pour réjouir l'oeil de l'homme. Si la Gaspésie se nommait la Suisse, ou la baie de Naples, ou

l'Italie, il n'y a pas de doute que tous nos compatriotes voudraient la parcourir en tous sens, y aspirer à pleins poumons l'air si pur de ses bords enchanteurs; chacun voudrait aller se promener, le soir, sur le promontoire qui fait face à ce rocher curieux, le Mont-Joli, lorsque la lune argente de ses rayons la mer qui vient caresser de son doux murmure le pied de la falaise; on voudrait faire l'ascension du mont Sainte-Anne, autre sentinelle qui se dresse en arrière du village et dont le sommet offre le point de vue le plus ravissant qu'il soit possible de désirer.

Kalm, le naturaliste suédois, qui visitait le Canada en 1749, disait à son ami intime, M. de la

Galisonnière, gouverneur par intérim de la Nouvelle-France:—"Voir Québec et mourir." D'autres ont dit avant Kalm—"Voir la baie de Naples et mourir." Quant à moi, je dis avec confiance et sans crainte d'être démenti:—"Voir la Gaspésie et mourir."

En attendant que je puisse donner aux lecteurs de la Lyre d'Or une description de quelques-unes des beautés naturelles de la Gaspésie, qu'il me soit permis de leur raconter un incident remontant au moins à un quart de siècle et marqué au coin le la couleur locale de cette époque. C'est un épisode du genre humoristique: à plus tard quelque chose de plus sérieux.

Je venais d'être nommé ins-

pecteur des écoles du comté de Gaspé, fomant un circuit de 80 lieues, dont la moitié était "sans chemin ni chemine."

Ma première visite devait se faire à la Pointe-à-Geneviève, localité que les aimabes et poétiques Jersiais ont surnommée Newport. J'avais prévenu tous les commissaires et syndics d'école que, à tel jour, je serais à tel ou tel endroit.

Il y avait, à l'époque dont je parle, une seule école à la Pointe-à-Geneviève et elle était sous la direction d'une fille fort remarquable par la légèreté du bagage renfermant ses connaisces pédagogiques. Gaspé n'avait pas alors de bureau d'examinateurs, et y en eût-il eu un ou deux des plus complaisants

que la pauvre fille n'aurait certainement pas obtenu un brevet même de troisième ordre. Cette institutrice, sentant probablement son indigence littéraire, voulut au moins remplacer par des démonstrations, des décors, du chant, etc., le vide de ses connaissances en pédagogie.

Elle avait donc fait **baliser** le sentier menant à la maison d'école, tout comme pour la visite d'un évêque; il y avait des banderoles aux couleurs flamboyantes, et, à l'intérieur, un fauteuil au-dessus duquel on avait accroché un baldaquin formé de toile à voile et sur lequel courait du papier à franges. Tout autour, de jeunes sapins portant des lambeaux de flanelle rouge. C'était beau et aux couleurs lo-

cales d'alors. Ce n'était pas encore tout.

La maîtresse d'école avait appris à ses élèves un cantique.... je ne dirai pas bien approprié, comme on va le voir; mais elle, la bonne âme, elle l'avait choisi comme ça et sans penser à rien de plus. Peut-être croyait-elle aussi, dans sa profonde candeur, que tout cantique pouvait faire l'affaire pour la visite d'un inspecteur d'école.

J'arrive donc et je me rends, escorté d'un commissaire, au milieu de deux rangées d'arbres improvisés. On ouvre la porte et nous entrons. Les petits garçons font un profond salut; les petites filles tirent leurs plus belles révérences, puis, aussitôt, ils entonnèrent sur un ton nasil-

lard et avec cinq bémols à la clef, le cantique suivant:—"Le voilà ! l'agneau si doux," etc.

Un autre, plus prétentieux que moi, eût prit **l'agneau si doux** pour lui: je le passai modestement au commissaire qui m'accompagnait. C'était raide tout de même, cet **agneau si doux**, pour lui comme pour moi, je vous l'assure.

J'ai vu,
Je me souviens,
Je raconte !
Vicomte WALSH

Campbellton est du côté du Nouveau-Brunswick. C'est un village qui doit toute son importance à l'Intercolonial et à sa position à la tête de la naviga-

tion de la Baie-des-Chaleurs. Il y a 25 ou 30 ans, Campbellton n'était qu'un hameau où l'on n'entendait pas un seul mot de français; aujourd'hui, les choses sont bien changées: les deux langues se parlent également et peut-être la nôtre plus que celle de John Bull.

On appelle les habitants du Nouveau-Brunswick: **Blue Noses, Nez bleus.** Pourquoi !... Je l'ignore, puisqu'ils n'ont pas le nez plus bleu que les habitants des autres provinces. Ce que je sais, cependant, d'une manière certaine et positive, c'est qu'il ont été (s'ils ne le sont plus) d'un fanatisme outré. Ils l'ont prouvé d'ailleurs en établissant des écoles sans Dieu; et celui qui voit le fond des choses, qui

connaît les **Blue Noses** comme je les connais, sait que la haîne du Catholicisme a été le grand mobile dans l'établissement de ces écoles.

Il y a maintenant à Campbellton, une église catholique, érigée sur une éminence, en arrière du village: le site en est bien choisi; c'est la première construction qui s'offre à la vue en remontant, soit par eau, soit par terre.

Les hôtels du village sont bons généralement. Celui que fréquentent les Canadiens est tenu par MM. W. H. McIntyre, qui n'ont d'écossais que le nom.

A Campbellton finit la rivière Restigouche et commence la Baie-des- Chaleurs. De l'autre côté, sur la rive canadienne, vous

voyez distinctement d'ici l'église et le village des Sauvages de Restigouche. Cet endroit, à un mille seulement de Campbellton, se nomme encore **La Mission**, quoiqu'il y ait là un prêtre résident depuis un demi-siècle à peu près. A l'église, consacrée à la bonne Sainte-Anne, le chant de la messe et des vêpres, la prédication, tout se fait en micmac. Il n'y a, à part de M. le curé (Mgr Guay), qu'un seul Canadien demeurant dans le village des Sauvages: M. Olscamps. marchand.

Tous les voyageurs s'accordent à dire que la station est tenue dans un état de malpropreté qui ne fait pas honneur à al, à Campbellton, m'ont paru ceux qui sont chargés d'en avoir

soin. La salle générale d'attente surtout ressemble plus à l'étable d'Augias qu'à une salle destinée à des voyageurs. Non-eulement est-elle d'une saleté écoeurante, mais la puanteur qui s'en exhale a un terrible effet sur un nez canadien, si elle est inoffensive à un **Blue Nose.** Où est l'Hercule qui voudra nettoyer cette salle ?

De la station, il y a un embranchement de l'**Intercolonial** qui transporte au quai de l'est les voyageurs et surtout les marchandises: la distance n'est que d'un demi-mille à peu près. C'est là que nous devions, le lendemain matin, prendre le bateau l'**Amiral.** Ce vapeur, très fort, très élégant et fort bien tenu, fait le trajet de Campbellton au

Bassin-de-Gaspé (75 lieues à peu près) deux fois la semaine: le mercredi et le samedi. Le départ, de Campbellton, se fait à 5 heures du matin, lorsque la brume, avec laquelle il faut compter assez souvent, n'y met point d'empêchement. En partant donc de Lévis, par l'**Intercolonial**, le mardi ou le vendredi, à 8 heures a. m., on arrive à Campbellton à 7h. et 3 min. le soir du même jour, et l'on peut, en retenant sa cabine d'avance, aller coucher à bord, ou bien coucher à l'hôtel et prendre le bateau le lendemain matin.

Notre départ de Campbellton, sur l'**Amiral**, fut retardé d'une heure et demie par la brume. A 5 1-2 heures, un soleil radieux avait dissipé le brouillard épais

qui cachait aux regards la Baie et ses rives.

M. Joseph Dugal est le capitaine du vapeur qui nous emporte vers le Bassin-de-Gaspé: c'est un enfant de la Gaspésie. Il est le fils d'un brave et honnête habitant de la Grande-Rivière et qui était marin lui-même. Jeune encore, Joseph Dugal visitait, pour se faire la main au métier, tous les pays du monde: il est capitaine au long cours depuis 20 ans bientôt: c'est qu'il a jeune à parcourir la mer qu'il a toujours aimée. On naît marin sur la côte de la Gaspésie.

Cette ligne de Campbellton au Bassin-de-Gaspé appartient à M. Julien Chabot, le gérant de la Compagnie de Navigation à vapeur du Saint-Laurent. On sait que ce monsieur a toujours eu la

main heureuse dans le choix des officiers qu'il a mis sur les bateaux du Saguenay, et il a tout aussi bien réussi dans le choix des officiers de la ligne gaspésienne. Là comme ici, et ici comme là-bas, on reconnaît le même cachet de politesse et de courtoisie à l'égard des voyageurs que le sort leur envoie.

C'est en 1878 que l'on inaugura cette ligne qui devait rendre d'immenses services aux Gaspésiens. Les commencements en furent humbles. D'ailleurs, sur cette terre isolée, les esprits s'ouvrent lentement à toute entreprise qui sort de la routine ou de la seule industrie que l'on y voit depuis que cette côte est habitée: la pêche à la morue. On aurait tort de blâ

mer les Gaspésiens pour cette indifférence: ils sont que ce que la maison Robin les a fait: pêcheurs de morue et rien autre chose. Agriculture, écoles et le reste, à bas tout cela ! et vive la morue, le dieu des Jersiais !

Depuis quelques années, cependant, des prêtres sont parvenus à faire comprendre à quelques-uns de ces pêcheurs, fils, petit-fils et arrière-petits fils de pêcheurs, que l'avenir pour eux était dans la culture de leurs terres et dans l'établissement d'école; et ceux qui ont suivi les conseils de leurs curés, leurs meilleurs amis, se sont vus récompensés, au bout de quelques années, en acquérant une aisance relative et en devenant indépendants du monopole honteux

exercé sur les pêcheurs par la maison Robin. Malheureusement, cette maison a trouvé plusieurs imitateurs chez d'autres marchands jersiais, race de vampires sans entrailles et sans caractère moral. Ce sont eux et seuls qui ont sucé les sueurs et le sang des pêcheurs gaspésiens, qui les ont tenus dans la misère, loin des écoles, de l'agriculture et de toute idée de progrès. C'est donc sur eux, sur ces sangsues des pêcheurs, que doit retomber de tout son poids le reproche que l'on peut faire en voyant l'apathie, l'engourdissement, le sommeil de cette brave population. Ces marchands engraissés ayant recueilli le profit matériel de leur commerce infâme, il n'est que juste qu'ils en recueillent

aussi toute la honte et toute la malédiction !

J'ai dit, plus haut, que l'inauguration de la ligne entre Campbellton et Gaspé se faisait en 1878. L'Otter fut le bateau choisi pour cette première année.

L'encouragement fut faible. La maison Robin avait trouvé qu'une goëlette peut aire le transport des voyageurs et des marchandises plus rapidement que peut le faire un vapeur, tout comme un de ses agents (Daniel Orange, de mémoire exécrée), à la Grande-Rivière, avait trouvé qu'un bac était plus commode qu'un pont pour traverser une rivière. Et, fier de sa découverte, cet agent des Robin fit une guerre injuste, odieuse, au curé d'alors et à tous ceux

s'étaient déclarés en faveur du pont. On parle de la barbarie du moyen âge; mais dites-moi donc si l'on peut trouver à cette époque reculée, des Barbares plus barbares que les Jersiais qui ont appauvri la Gaspésie et l'ont tenue dans la misère autant et aussi longtemps qu'ils l'ont pu?... Heureusement que leur règne est à peu près fini et que leur joug odieux se brise au contact d'hommes de progrès !

Ce fut le vapeur **City of Saint-John** qui fit les trajets durant les étés de 1879, 1880 et 1881. Il y eut encore peu d'encouragement: la maison Robin n'avait pas encore résolu le problème de la différence de vitesse entre une goëlette et un vapeur. Ce problème épineux dut lui prendre quatre ans à résoudre.

C'est que ces Jersiais, ça ne va pas vite, quand il s'agit de sortir de l'ornière; puis il est si difficile de changer les habitudes prises.....quand elles sont mauvaises.

En 1882, la compagnie mit sur cette ligne de Campbellton au Bassin-de-Gaspé le Saint-Laurent et le Clyde, non pas simultanément, mais tour à tour; et l'on fit ce que l'on aurait dû faire plus tôt: on confia le commandement de ces vapeurs au capitaine Dugal. Depuis bientôt huit ans qu'il occupe cette charge importante, il n'y a pas eu de plaintes, point de naufrages, et le trafic de cette ligne s'est déculpé. C'était donc l'homme de la position.

L'Amiral, bien aménagé, fort

et rapide à la mer, fait le trajet depuis 1883. Faites le beau voyage que nous venons de faire, Québecois et autres, et, si vous n'êtes pas satisfaits de **tout**, convenez que vous êtes **incontentables**, et restez chez vous.

Notre premier arrêt, après avoir quitté Campbellton, se fit à Dalhousie, sur la terre du Nouveau-Brunswick, à 13 milles en aval de Campbellton. C'est un petit village assez coquet, mais rempli de **Blue Noses.** Nous avons hâte d'arriver de l'autre côté de la Baie, pour y voir des villages gaspésiens avec leurs couleurs locales.

Nous passons Migouacha, où demeurait autrefois un médecin fort habile du premier empire: M. LaBillois, qui était venu

s'échouer là, sur cette pointe isolée, je ne sais trop pourquoi et comment. En arrière de Migouacha, on aperçoit, perchée sur une montagne, l'église de Saint-Jean l'Evangéliste: c'est une paroisse de 19 ans seulement d'existence.

Voici la Grande-Nouvelle, où a demeuré longtemps M. Joseph Rousseau, ancien Québécois, venu fort pauvre ici et où il a, cependant, trouvé le moyen de se faire une jolie petite fortune. M. Rousseau, retiré des affaires depuis plusieurs années, est mort il y a à peu près deux ans.

Sur le bord de la petite rivière de la Grande-Nouvelle, on voit encore une habitation qui me rappelle de bien doux souvenirs. C'est sous ce toit que j'ai passé

plusieurs beaux jours de ma vie, bien rares hélas! dans mon existence tourmentée: cette habitation a été celle d'un frère bien-aimé, que le mort impitoyable nous enlevait, il y a 13 ans.

Nous approchons de Tracadièche (Carleton), dont on aperçoit du pont du bateau, le village rangé en demi-cercle, avec son église sur la côte, à une petite distance vers l'est. M. Blouin, vicaire forain de Mgr de Rimousni, demeure à Carleton, où il a charge des âmes de cette paroïsse. Il est fort estimé de ses paroissiens au bonheur desquels il consacre tout ce que Dieu lui a donné.

M. le Dr. Martin, le député du comté de Bonaventure à la chambre locale, demeure ici de-

puis plusieurs années.

C'est à Carleton qu'est né un homme fort distingué, un compatriote qui a fait honneur à notre pays dans sa sphère: le Dr. Landry, mort il y a à peu près quatre ans.

Je sais que c'est l'opinion générale, à Carleton et dans les autres paroisses de la Gaspésie, que le juge Vallières de Saint-Réal naquit à Tracadièche. M. Faucher de Saint-Maurice a écrit quelque part:—"Carleton s'honore de compter parmi ses enfants un des grands défenseurs de la race française, en Amérique, un homme d'Etat canadien, qui fut aussi un orateur et jurisconsulte distingué: M. Vallières de Saint-Réal."

A qui ou à quoi est due cette

rumeur ? Il serait difficile de le dire. M. de Gaspé, contemporain et ami du juge Vallières, dit, dans ses **Mémoires**, qu'il est né à Québec; tandis que Morgan, probablement parce que Vallières était un homme **supérieur**, le fait naître dans le Haut-Canada, la province de **la race supérieure**, comme a bien voulu nous le dire un gouverneur en ribote. Je serais enclin à croire que c'est M. de Gaspé qui a raison.

nant registre en 1836; mais Car-
Carleton devint paroisse teleton, ou plutôt Tracadièche, était bien connue des missionnaires, même sous le régime français.

Carleton possède un couvent où les jeunes filles font de bonnes études: c'est la seule maison

d'éducation de ce genre que l'on trouve dans toute la Gaspésie.

Outre les beautés naturelles de la baie de Tracadièche, qui font l'admiration du touriste, il y a, pour le colon, de bonnes terres, sur le sommet des hauteurs couronnées de beaux bois.

La paroisse de Maria, qui date de 1860 seulement, vient après Carleton, et elle ressemble au lendemain, c'est-à-dire qu'on y touche sans la voir: il faut dédoubler une longue pointe suivie d'une batture courant vers le large. Cette pointe, sentinelle avancée de Maria, nous en masque l'église et les maisons assises en demi-cercle autour de l'anse: c'est là que se trouve le village avec M. le curé Gagné (Jacob) et M. Lussier, ancien

instituteur devenu, depuis plusieurs années déjà, inspecteur des écoles du comté de Bonaventure.

Les habitants de Maria s'occupent d'agriculture, et l'on trouve d'excellentes terres en arrière des hauteurs, qui sont la continuation des montagnes de Tracadièche.

Cascapédiac avait une mission sauvage dès 1831: on voit encore la pauvre chapelle où le curé de la paroisse va dire la messe une fois par mois. L'église est située à une lieue à l'est de cette mission, sur un cap où l'oeil la découvre facilement du pont du bateau. M. le curé François Gagné, homme d'un grand zèle, mourait là, il y a six ou sept ans.

Cascapédiac est borné à l'est et à l'ouest par deux rivières du même nom: la Grande et la Petite Cascapédiac, ou la rivière de l'Est et la rivière de l'Ouest.

Cette paroisse est une des plus avancées sous le rapport de l'agriculture, et ses beautés naturelles attirent l'attention du voyageur.

Il y a place ici pour plusieurs colons tout le long des deux rivières que j'ai nommées et dont vous aprecevez l'embouchure du pont du bateau. Ses deux cours d'eau, qui enceignent amoureusement cette belle paroisse de leurs larges bras, sont remplis d'excellents poissons de différentes sortes, et sont devenus le rendez-vous favori de plusieurs gouverneurs de notre pays.

grands pêcheurs devant Dieu et devant les hommes. (Attention! typographe: ne mets pas un accent aigu sur ce mot, à la place d'un accent circonflexe).

Les Anglais ont nommé Cascapédiac **New Richmond.** Pourquoi ?..... Parce que ces messieurs, soit ignorance, soit fanatisme, ont horreur de tout nom à désinence française autant, sinon plus, que les libres penseurs ont horreur de l'eau bénite.

La paroisse suivante doit son nom au poisson appelé **capelan,** abondant sur ses côtes. C'est la plus jeune paroisse du comté de Bonaventure après celle de Saint-Godefroy. Fondée l'année même où Mgr Langevin prenait possession de son diocèse,

en 1867, elle marche à grands pas dans la voie des défrichements et de la colonisation, et elle sera, avant longtemps, à la tête de ses aînés, si rien ne vient entraver son essor.

On peut, à l'arrière de cette localité, former plusieurs paroisses de fort bonne terre.

La paroisse de Caplan a eu pour premier curé M. Chrétien, mort il y a comme cinq ans, entouré du respect et de l'amour de ses paroissiens, qui le regrettent encore. On peut dire que M. Chrétien, qui fut tout dévoué aux intérêts de l'agriculture et de la colonisation, a été le fondateur de cette paroisse.

Bonaventure a pour curé M. Thivierge, qui s'occupe beaucoup de la colonisation. D'après

ce monsieur, il y a, le long de la
rivière Bonaventure, du terrain
de première qualité et sur une
profondeur d'au moins 80 mil-
les: l'espace nécessaire à la for-
mation d'une quinzaine de pa-
roisses.

Cette paroisse a des registres
qui remontent à près d'un siècle,
à 1791. C'est la plus ancienne
paroisse de ce côté-ci de la Baie-
des-Chaleurs; elle est habitée,
presque en entier, par des des-
cendants d'Acadiens, cette race
forte qui, semblable à la race ir-
landaise, a été persécutée d'une
manière odieuse par les Anglais,
mais qui a conservé sa foi catho-
lique et l'a transmise avec a-
mour à ses enfants.

On parle encore ici de M. A-
lain, qui, Acadien lui-même, a é-

té le curé de cette paroisse d'Acadiens durant plusieurs années. C'était un beau type que c prêtre regretté ! Il avait l'âme belle et franche, le coeur généreux, un coeur d'enfant; avec cela, des allures, un parler à faire croire, à première vue, à un avaleur de sabres, à un casseur de vitres, et, cependant, sous cette écorce, un homme qui n'aurait pas voulu faire de mal à une mouche !

....Dors en paix, prêtre selon le coeur de Dieu; que la terre te soit légère, toi qui voulus bien m'honorer de ta franche amitié!

Mais nous voici au chef-lieu du comté: New-Carlisle. Ceux des Acadiens qui n'ont pas la mâchoire tournée à l'anglaise ont fait de ce propre nom: **Nos Carlingues.** Ma foi ! ça vaut

Joli-Coeur, endroit de l'Acadie, dont les Anglais ont fait Jolly Cure.

Le chef-lieu du comté serait à Paspébiac, à 4 milles plus bas, sans la maison Robin, qui ne veut voir autour d'elle que de la morue. Il faut bien convenir, malgré soi, que ces Jersiais sont de terribles écrevisses.

New-Carlisle offre un joli coup d'oeil, et de la mer où nous le voyons maintenant, et du côté de la terre, où la vue n'a d'autre borne, sur la Baie, qu'une ligne bleuâtre noyée dans les eaux et formant la côte du Nouveau-Bruswick.

Ici demeure M. le juge Winter, gentilhomme dans la force du terme et père de M. l'abbé Winter, ci-devant curé de l'Isle-

Verte. M. Winter, avant d'être fait juge, a eu des épreuves grandes, cruelles, et qu'un chrétien seul peut supporter sans fléchir. Pour l'aider à faire face au malheur, Dieu lui avait donné une épouse digne de lui, et, plus tard, des enfants qui ont fait leur consolation. Salut, en passant, à cet ancien et courageux ami !

New-Carlisle est l'endroit qu'habite notre ci-devant gouverneur, M. Robitaille. Si j'avais à écrire l'histoire politique du comté de Bonaventure, dont New-Carlisle est le chef-lieu, il me faudrait plusieurs chapîtres pour faire voir au lecteur tous les bienfaits, toutes les améliorations que M. Robitaille, député, a obtenus en faveur des habi-

tants de ce comté dont il a été le représentant 18 ou 20 ans. En un mot on peut assurer sans crainte que M. Théodore Robitaille a été un des meilleurs amis des Gaspésiens: ce sera, plus tard, le jugement de l'Histoire impartiale.

Nous sommes à Paspébiac, un des endroits les plus pittoresques du comté. Voici, sur le banc célèbre de "Paspébiac." qui s'allonge dans la Baie, l'établissement principal de la maison Robin.

Il y a une quinzaine d'années, je visitais, en compagnie du capitaine Forêt, d'Arichat, les ruines de Louisbourg, ce boulevard de la Nouvelle-France, fondé par de Costebelle et qui avait coûté 30 millions au Trésor français. Ce

brave vieillard, le capitaine Forêt, qui avait passé un demi-siècle sur la mer, ne savait ni lire, ni écrire; mais son coeur d'Acadien seul lui suffisait pour lire, sur les murailles démantelées de cette forteresse, les malheurs de sa race: "Allez seul dans ces ruines, me dit-il; allez-y sans moi: ce sol a bu trop de sang des nôtres pour que je le voie et le foule aux pieds, moi leur descendant," et ce vieux loup de mer avait des larmes dans la voix.

Je suis un peu comme cet Acadien: je n'ai pas le courage, comme tant d'autres, de m'incliner devant la maison puissante des Robin; je ne pourrais admirer les riches magasins, les demeures opulentes, les terres si bien entretenues de ces parvenus pleins

de morgue et d'insolence: il y a, dans tout cela, trop des sueurs, du sang et de la misère des Gaspésiens. Ils sont riches, dit-on, en dépit de leur banqueroute, et la foule s'incline et adore ce veau d'or impur. Mais, avant de vous aplatir ainsi, dites-moi donc combien de pêcheurs cette puissante maison a enrichis ?...... Pas un ! Où sont ceux qu'elle a appauvris et maintenus dans la misère ?....Partout et sur toute l'étendue de la péninsule gaspésienne !

D'ailleurs, quel lien commun, quelle sympathie peut exister entre nous et ces Jersiais ? Descendants de Français, ils abhorrent tout ce qui est français et ne parlent que l'anglais et très mal encore. De croyance catholique,

autrefois, ils se sont faits protestants et sont fanatiques à la façon de presque tous les renégats.

Serait-ce donc leur instruction qui pourrait nous attirer vers eux ?.... Mais ne sait-on pas qu'on a dit que "l'éducation d'un Jersiais, sur la côte de Gaspé, ne dépasse pas la longueur comprise entre la tête et la quéue d'une morue ?" et celui qui a écrit ceci, il y a comme un quart de siècle, avait parfaitement raison.

Serait-ce enfin leurs principes de moralité qui pourraient nous attirer vers ces hommes?...Pour parler dignement de la moralité des Jersiais, en général, il faudrait avoir la plume pornographique de Zola, de Daudet ou de Gaboriau: je tire donc le rideau sur

ce chapître dégoûtant.

M. Larivée, natif de Sainte-Luce de Rimouski, est le curé de Paspébiac depuis plusieurs années. Il a fait beaucoup de bien parmi les "Paspéya" assez difficiles à conduire, généralement. Ce curé a su comprendre ses paroissiens, qui ne sont pas méchants, mais têtus; il a su se faire écouter et respecter de ces grands enfants, qui deviennent bruyants et batailleurs, lorsqu'ils ont du whiskey à bord.

A l'arrière-plan de Paspédiac, on trouve d'excellentes terres qui donneraient l'aisance à des centaines de familles ayant le goût de l'agriculture.

L'existence de cette paroisse remonte à un demi-siècle à peu près; mais ses archives renfer-

ment d'anciens registres déposés là par les missionnaires, et dans lesquels on peut voir, comme je l'ai vue, il y a neuf ans, la signature du R. P. de la Brosse.

Saint-Godefroy est à deux petites lieues de Paspébiac, allant vers l'est. C'est une paroisse (ci-devant une mission desservie par M. le curé Larivée) qui ne compte qu'une dizaine d'années d''existence. M. Philéas Fortier en a été le premier curé: excellent coeur de prêtre, mais aussi prompt, plus prompt même, que la poudre que le feu touche.

Toute jeune qu'elle est, cette paroisse avait déjà, il y a 8 ans, des concessions d'habitées. La pêche ne se faisant plus dans les eaux du comté de Bonaventure, les habitants ont dû tourner leurs

regards vers la Nourrice p
excellence du genre humain. C
peut dire que la retraite de
morue de la Baie-des-Chaleurs
été un bonheur pour la popula
tion de ce comté, qui, sans cela
serait toujours demeurée pauvre
et sous le joug de fer des mar
chands jersiais.

Nous continuons d'admirer les payages pittoresques et grandioses qui se déroulent, sans interruption, à nos regards enchantés. "La Nature est le trône extérieur de la Majesté divine," a dit Buffon; mais je crois que le main du Créateur a formé, sur tout ce littoral, des beautés, des magnificences d'un cachet unique, de ces splendeurs que l'on ne saurait oublier, que l'on aime toujours à revoir. On pour-

rait répéter, en parlant de cette Suisse canadienne, et si Dieu n'était pas Dieu, ces deux vers de Racine:

Dans quel palais superbe et plein de [ma grandeur,
Puis-je jamais paraître avec plus de [splendeur!

Ces paysages peuvent, du moins, nous donner une idée des splendeurs célestes.

Nous entrons à toute vapeur dans le port que l'on a nommé Daniel. C'est un joli hâvre sûr et à bon mouillage, entouré de hautes montagnes à formes variées. Voyez, ici, à l'est, celle que l'on a baptisée du nom de Cap de l'Enfer.

Port-Daniel eut un prêtre résident vers 1855. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, c'est M.

Beaulieu (Eusèbe), le chapelain ctuel de l'Hôtel-Dieu de Québec, qui fut le curé de cette paroisse. Il était le bien-aimé de ses ouailles, ce prêtre aussi humble que pieux, ce camarade de collège et co-paroissien par-dessus le marché.

M. Beaulieu avait recueilli et mis par ordre alphabétique des centaines d'expressions marquées au coin des couleurs locales. Au point de vue philologique, ce dictionnaire, fruit d'un travail long et patient, mérite d'être publié.

Port-Daniel, avant de devenir paroisse, était une mission desservie par les curés de Paspébiac, à six lieues d'ici. Deux camarades de collège ont été missionnaires de cette localité: M. Epi-

phane Lapointe, mort à Rimouski, et M. Maxime Fortin, mort au Cap-Santé.

Il se trouve, parmi les prêtres comme parmi les laïques, de ces hommes qui ont le secret de se faire aimer partout où ils passent. Leur vivacité d'esprit, leur gaîté et leur bon coeur entraînent tout sur leur passage: c'est un aimant puissant qui attire vers lui les bons, les méchants, les indifférents. Tel était le secret de l'amitié profonde que M. Lapointe avait inspirée à Paspébiac, à Port-Daniel, à Rimouski et ailleurs. Que la terre soit légère à cet autre compagnon que nous aimions si bien au collège de Sainte-Anne !

Nous dédoublons la pointe de l'est du port pour continuer no-

tre route vers le Bassin-de-Gaspé. Nous passons l'Anse-aux-Gascons en partie cachée par les falaises de cette partie de la Baie. Nous apercevons, cependant, la chapelle de cette mission desservie par M. le curé du Port-Daniel.

Nous voici en face de l'endroit où le gouvernement a fait ériger un phare, dont le gardien nous salue de son pavillon et auquel nous répondons par trois coups de sifflet si aigus, si stridents, qu'ils réveillent brusquement l'écho endormi et se répercutent de montagne en montagne.

La pointe que voici maintenant, c'est la Pointe-au-Maquereau, la ligne de division entre les comtés de Bonaventure et de Gaspé, formant à eux deux le territoire de la Gaspésie. Géogra-

phiquement parlant, c'est ici que finit la Baie-des-Chaleurs et que commence le golfe Saint-Laurent.

Nous sommes dans les eaux du comté de Gaspé, représenté, à la chambre locale, par l'hon. M. Flynn, né au chef-lieu, à Percé.

Le comté a été représenté longtemps par un homme qui s'est grandement distingué par son dévouement aux intérêts de ses électeurs. En effet, le commandant Fortin, qui vient de mourir, a plus fait, à lui seul, que tous ses prédécesseurs dans le comté de Gaspé. Plus loin, je parlerai du jeune député actuel, M. Joncas, un autre Gaspésien fort remarquable. En attendant, disons que M. Riopel, et M. Martin représentent dignement le comté

de Bonaventure, le premier, à la chambre fédérale, et l'autre à la chambre locale, tandis que M. Flynn combat avec zèle et conscience pour les intérêts de Gaspé.

La Pointe-à-Genièvre forme la première paroisse de ce comté, en partant de la Pointe-au-Maquereau. Ce nom de **Pointe-à-Genièvre** n'était pas assez poétique pour l'oreille poétique des poétiques Jersiais: c'est pourquoi ils lui ont substitué celui de **New-Port** !

Il y a ici un prêtre résident depuis 1878, à peu près. Avant cette date, c'était le curé du Port-Daniel qui venait faire la mission à la Pointe-à-Genièvre; et, avant qu'il y eût un curé au Port-Daniel, c'était celui de la Grande-Rivière qui venait ici.

La pêche à la morue commence à peu près à cet endroit; mais elle n'est plus ce qu'elle était il y a 25 ou 30 ans.

La Pointe-à-Geniève a donné un avocat à Québec: M. Joseph Grenier, et un médecin au chef-lieu (Percé): M. Simon Grenier. Ce sont deux cousins. On écrivait autrefois: **Garnier.** Qui a raison et qui a tort ? Est-ce Grenier? Est-ce Garnier ?..... Les poètes latins ont dit: **"Habent sua fata libelli**; mais il n'y a pas seulement les livres qui ont leur destinée: les noms propres l'ont également, et nous en avons une foule d'exemples dans notre pays: **Jobidon** pour **Bidon**; **Gastonguay** pour **Guay**, et **Grenier** pour **Garnier**, ou **Garnier** pour **Grenier.**

Nous filons vers Sainte-Adélaïde de Pabos (prononcez: 'Pabo). Nous passons la rivière du grand Pabos, dont on aperçoit l'embouchure d'ici. Au-dessus, cette île que vous voyez a appartenu aux Jésuites et elle porte encore leur nom. Ces missionnaires avaient là une chapelle dont on voit encore les fondations.

Une compagnie anglaise (de Londres,) avait ici des propriétés immenses qui, par les bons soins de ses agents, se sont fondues comme se fondent quelques flocons de neige sous un soleil du printemps. Quelque Jersiais, avec leur honnêteté caractéristique, ont eu l'honneur de contribuer à cette fonte étonnante et rapide des millions anglais.

Le premier journal (et le dernier jusqu'à présent) publié dans la Gaspésie, l'a été par cette même compagnie, sur le banc du Grand-Pabos, à l'est de la rivière de ce nom. Sur l'emplacement de cette imprimerie, est situé, aujourd'hui, l'établissement de pêche de M. Narcisse Tremblay, mon ancien écolier, à Percé, et devenu un brave et honnête habitant de cette côte.

Voyez-vous, descendant toujours, cette petite crique d'où sort un filet d'eau ? C'est l'Anse-à-la-Chaloupe; et, sur le haut de la côte, est le Bureau de poste, tenu par M. Thomas Soucy, venu d'abord de Saint-Michel de Bellechasse à la Grande-Rivière. Il a eu des revers, des épreuves sez rudes. Son courage, cepen-

dant, lui a fait surmonter tous es obstacles, et il voit, maintenant, de meilleurs jours.

Nous voici à Sainte-Adélaïde de Pabos, qui a été une mission du curé de la Grande-Rivière. Cette paroisse ne date que de 1864.

Il y a comme neuf ans, M. A. Audet, aujourd'hui à Sainte-Félicité (le Petit-Matane d'autrefois), était le curé de Sainte-Adélaïde. Doué d'une âme aimante, affable, humain, jamais les malheureux n'ont trouvé ce prêtre insensible à leurs prières. Sa charité était tellement grande qu'il donnait tout et vivait comme il le pouvait, dans un était voisin de la misère; mais cet état de gêne, qu'il s'imposait par amour des pauvres, formait

son plus beau titre aux yeux de Celui qui récompense même un verre d'eau donné en son nom. Aussi, le souvenir de ce curé est gravé en lettres d'or, en caractères ineffaçables, dans le coeur de ces pauvres pêcheurs.

A un mille de l'église de Sainte-Adélaïde, et tout près de la rivière du Petit-Pabos, vous voyez la demeure de M. Thomas Tremblay, inspecteur d'école.

Il y a un quart de siècle à peu près, autorisé par l'hon. M. Chauveau, alors surintendant de l'Instruction publique, je m'empressais d'annoncer à mon ami, M. l'instituteur Tremblay, à la Grande-Rivière, qu'il devait prochainement me remplacer dans la charge d'inspecteur d'écoles que j'occupais depuis quatre ans,

étant appelé par M. Chauveau au Bureau d'Education, à Montréal, pour y remplacer Joseph Lenoir, poète distingué qui venait de mourir au milieu de sa carrière. M. Tremblay hésita à donner son consentement à cette nomination pour des raisons de délicatesse qui lui font le plus grand honneur. N'ayant pas eu l'avantage de faire un cours classique, il craignait de ne pouvoir remplir convenablement les devoirs de sa charge. La suite a prouvé que les appréhensions de M. Tremblay ne se basaient que sur son grand fonds de modestie. Excellent instituteur, il devait devenir, avant longtemps, un de nos meilleurs inspecteurs d'écoles; et, sous le rapport du zèle et des peines infinies qu'il

se donne, il n'a peut-être pas son égal. Ce n'est pas lui qui visite, pour la forme et à la vapeur, rois ou quatre écoles par jour. Toute une journée, quelquefois leux, c'est le moins qu'il donne à l'examen d'une école. Puis, il a rganisé des conférences en faveur des instituteurs et des nstitutrices auxquels il parle édagogie et tout ce qui touche leur noble mais ingrate proession.

Si M. Tremblay ne fait point es rapports écrits avec toute pureté de style que pourrait ur donner Villemain, il a, come compensation, le dévouement onstant à ses devoirs, un zèle xcessivement rare parmi ses onfrères, et il a, de plus, l'amour e son état. D'ailleurs, deman-

dez à toutes les personnes in
truites du comté de Gaspé, e
commençant par MM. les curé
ces amis sincères de l'école, c
qu'elles pensent de M. l'Inspe
teur Tremblay, et elles vous r
pètront ce que je viens de dire

Nous ne sommes plus qu'à tro
ou quatre milles du village de
Grande-Rivière. Voyez-vou
d'ici cette maison, là, sur le bo
de la falaise, qui respire un gra
air d'aisance et de propreté, q
rappelle les maisons coquett
de nos habitants à l'aise d'en b
de Québec ?.... Le propriétai
de cette maison, des dépendanc
qui l'entourent et de la fer
défrichée jusqu'à perte de vu
est une leçon vivante pour l
pêcheurs de la Grande-Rivière

Venu de Kamouraska, il y

comme vingt-quatre ans, M. Desjardins (c'est le nom du propriétaire de ce bel immeuble que vous apercevez du pont du bateau) n'avait à son avoir que deux bras vigoureux, un grand amour des travaux des champs, beaucoup d'énergie et une nombreuse famille. Lui et les plus âgés de ses enfants se mirent à défricher cette nouvelle terre et à recommencer la vie. Ils laissèrent à leurs voisins le soin d'engraisser les marchands jersiais de leurs sueurs au moyen de la pêche à la morue: ils se livrèrent exclusivement à la culture de leur ferme. Au bout de dix ans, M. Desjardins était, lui et sa famille, à l'abri du besoin, et le prix de sa terre était déjà payé. Aujourd'hui, il est parfaitement

à l'aise, à côté de pêcheurs qui, au lieu de voir leur position s'améliorer, l'ont vue s'amoindrissant d'année en année. D'un autre côté, ce que M. Desjardins et sa famille ont acquis, ont trouvé sur leur terre, est à eux seuls et pour eux seuls: ils peuvent se moquer impunément de la race de vampires qui suce le sang des pauvres pêcheurs et les tient toujours sous leur joug de fer.

Voyez, examinez l'apparence des terres voisines de cette famille de laboureurs, voyez ces terres ayant le même sol, la même fertilité, le même climat et les mêmes moyens de culture.; voyez, dis-je, et comparez, puis dites s'il est plus avantageux de pêcher ou de cultiver la terre ; dites, si les esclaves des Jersiais

ne sont pas malheureux par leur faute.

Ce que je viens de dire de M. Desjardins peut également s'appliquer à M. Japhet Sirois, qui, lui aussi, ne s'est occupé que du travail de son état et s'est vu amplement récompensé de son labeur et sans profit pour la race exécrée, dix fois trop grasse déjà.

M. l'abbé Normandin est le curé de la Grande-Rivière et le vicaire forain de Mgr. Langevin pour cette partie reculée de son diocèse. Ce prêtre a l'amour des âmes confiées à sa charge. Il voudrait les conduire toutes au but suprême de la vie: vers Dieu, et son zèle dans ce sens ne connaît point de borne. Si je craignait pas d'employer une expres-

sion profane, je dirais que, sous l'enveloppe de ce curé d'apparence froide, fermente une âme affamée de la gloire de Dieu et du bonheur de ses semblables.

M. Normandin est l'ami dévoué de la colonisation dans sa paroisse. Dire ce qu'il a fait et ce qu'il fait tous les jours pour sa colonie de Saint-Isidore, dans les concessions, fondée par son prédécesseur immédiat, M. le curé Saucier, serait amoindrir, à ses yeux, son mérite. Ces hommes que l'amour du prochain inspire ressemblent aux avares qui n'aiment pas même que l'on parle de leurs trésors enfouis, de crainte d'éveiller l'attention des voleurs. Pour un motif plus élevé, les hommes de Dieu n'aiment pas, non plus, que les pro-

fanes parlent de leurs trésors amassés sous l'oeil de Dieu seul, de crainte de se voir enlever une parcelle de leur mérite. Respectons leur motif et taisons-nous sur ce point.

La Grande-Rivière, depuis qu'on s'y occupe moins de pêche et plus d'agriculture, est devenue une des plus riches paroisses (sinon la plus riche) du comté de Gaspé: c'est aussi la plus populeuse. Il y a de fort bonnes terres en arrière, qui n'attendent que la hache du colon pour donner le pain et l'abondance.

On parle encore, dans cette paroisse (et l'on parlera longtemps de lui) de M. l'abbé Saucier, le professeur de M. Normandin, comme je l'ai déjà dit.

Jamais prêtre, je le crois sincèrement, n'a mieux possédé le coeur de ses paroissiens que ne l'a fait ce curé regretté. La séparation fut cruelle; mais elle était nécessaire: Mgr. de Rimouski, excellent juge des hommes, voulait utiliser, sur un autre théâtre, les grandes connaissances et les talents administratifs de M. Saucier, qui devient, en quittant la Grande-Rivière, le directeur du Séminaire de Rimouski.

Il est impossible de parler de cette belle et grande paroisse de la Grande-Rivière sans dire au moins quelques mots de M. L.-Zéphirin Joncas, né et élevé ici.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce Gaspésien se trou-

ve dans ses propres écrits, qui décèlent un talent bien au-dessus de l'ordinaire comme écrivain. Son éloge se trouve encore dans la manière habile avec laquelle il a représenté la Canada à l'exposition Internationale des Pêcheries, à Londres, il y a à peu près cinq ans, et dans les connaissances profondes qu'il possède sur nos ressources, en général, et surtout sur celles de nos pêcheries. Les conférences qu'il a données à Londres et ailleurs, et que les autorités ont fait imprimer, prouvent surabondamment ce que je viens de dire.

D'un autre côté, M. Joncas, par sa position et sa conduite, s'est placé à la tête des hommes

d'élite de la Gaspésie. Ni là, ni ici, personne ne peut le surpasser par l'intelligence, comme personne ne lui est supérieur en respectabilité. Il fait honneur de toutes manières au comté qui lui a donné le jour. De fait, les Gaspésiens, qui ont l'avantage de l'instruction, comme M. Joncas, l'Hon. M. Flynn, M. Grenier, avocat, M. le Dr Grenier (deux cousins) etc., ont démontré que Dieu a donné là les talents et l'intelligence comme partout ailleurs, dans notre pays.

Nous nous dirigeons vers le cap d'Espoir ou du Désespoir: les étymologistes ne sont point d'accord sur ces deux appellations.

Nous passons, après avoir

quitté le village de la Grande-Rivière, l'Anse-au-Loup, la rivière de la Brèche-à-Menon, la Montée, puis voilà le cap d'Espoir (je préfère cette appellation) avec ses flancs rouges et son sommet couronné d'un phare.

Pour l'étymologie vraie ou supposée du nom de ce cap, pour la légende qui s'y rattache, et pour bien d'autres choses se rapportant à la Gaspésie, je renvoie le lecteur aux nombreux écrits de M. Joncas.

A propos de phare, un farceur à bord raconte l'histoire de l'évêque anglican Mountain.

Cet évêque descendait un jour sur la côte du Labrador. A quelques milles de la pointe de Monts, apercevant la lumière de

cet endroit, il dit au capitaine, un Canayen, s'il vous paît:— Tiens ! voilà un phare— Ah ! reprend le brave capitaine, vous appelez ça un phare, en anglais? ...En français, on appelle ça lune litousse (light-house).

On dit que ce capitaine est mort très vieux et sans se douter que le mot litousse fût un mot micmac.

A un demi-mille du cap d'Espoir, on voit l'église catholique de l'endroit, jeune paroisse d'une vingtaine d'années. Avant 1869, le Cap ou l'Anse-du-Cap était une mission desservie par les curés de Percé.

J'ouvre ici une paranthèse pour demander à M. F.-X. Toussaint, professeur de l'Ecole Normale Laval, pourquoi il s'est

permis, dans sa géographie, de traduire Anse-du-Cap (appellation connue avant qu'il y eut des Anglais sur la côte de Gaspé) par Cape Cove, et pourquoi a-t-il rendu par Griffin Cove l'appellation si belle et si française de Anse-à-Gris-Fonds ? Quand on se fait géographe et qu'on est de sang français, on devrait, ce me semble, respecter les noms donnés par nos ancêtres et se montrer moins gourmand de traductions aussi baroques; car Griffin, à l'Anse-à-Gris-Fonds arrive là comme une poignée de cheveux dans un plat de bonne soupe. Ce manque de souvenir n'est pas plus permis à un professeur-géographe qu'à aucun autre mortel.

A une petite distance du Cap, se trouve l'Anse-du-Cap, que

tout le monde ici, appelle de cette manière, moins, cependant les Jersiais, cette race de Français abâtardis, qui lui ont donné le nom de Cape Cove. Est-ce d'eux que M. Toussaint a emprunter tous les noms français mutilés, défigurés, massacrés, que l'on trouve dans sa géographie? Si tel est le cas, il peut se vanter d'avoir été faire ses emprunts à une source diablement impure.

A l'Anse-du-Cap demeurait feu M. Thomas Sauvage, conseiller législatif jusqu'à quelques mois avant sa mort. A propos, une historiette bien vraie et passablement drôle.

On sait que M. Sauvage, bonne pâte d'homme, n'était point le loup sous le rapport de l'ins-

truction et de l'intelligence. Ce n'est point, je crois, manquer au respect dû à ses mânes si j'affirme que François d'Aguesseau lui fut de beaucoup supérieur. On se rappelle que, peu de temps après l'avènement de M. Mercier au pouvoir, M. Sauvage résignait sa position de conseiller législatif, pour aucune autre considération, que son grand âge, disait-on, d'un côté, tandis que d'aucuns affirmaient que M. Sauvage se retirait à la façon d'Esau avec son plat de lentiles.

Quoi qu'il en soit de ces deux assertions contraires, à la réunion des chambres, en mars, M. Sauvage était encore à Québec, et il se dirigeait tout bonnement vers son siège, au Con-

seil, lorsque quelqu'un lui fit observer qu'il n'avait plus de droit à ce siège. "Mais, dit M. Sauvage, avec son accent jersiais bien prononcé, il est à moi le siège, puisqu'ils m'avions pas tout payé."

M. Sauvage, pour faire de son nom un nom anglais, signait Savage; mais le nom de son père, de son bisaïeul, etc., était Sauvage, et ils n'étaient pas plus sauvage que leur rejeton pour cela.

Voici l'Anse-à-Beau-Fils, le Cap-Blanc, le Cap-Rouge, puis Percé !

Sous le rapport historique, Percé est le Québec de la Gaspésie. C'est, de plus, l'endroit où le Créateur a jeté à pleines mains des beautés d'une natu-

re sauvage, sublimes et uniques dans leurs genres.

Il est passé ici plusieurs curés distingués par leur zèle et leurs vertus, entre autre M. Bossé, aujourd'hui Mgr Bossé.

Arrêtons-nous ici un instant, et inclinons-nous devant ce nom et celui de ces missionnaires intrépides qui, sous sa direction éclairée, travaillent au salut des âmes sur la Côte du Nord, pays sans chemin, isolé et pauvre. Les noms de tous ces fiers soldats du Christ résumera, plus tard, presque toute l'histoire de cette Côte immense s'étendant depuis l'embouchure du Saguenay jusqu'au Labrador. Le Portuguais Cortéréal, au lieu d'appeler cette terre, terra de labrador (terre de labour) l'au-

rait nommé, s'il eût pu lire dans l'avenir, la terre du dévoûment sublime; et il n'y a rien d'exagéré dans cette expression aux yeux de celui qui a visité la Côte du Nord et qui a pu voir par lui-même toutes les fatigues, toutes les misères auxquelles s'y soumettent avec joie ces missionnaires possédés de l'amour de Dieu et des âmes rachetées de son sang. Quand nous avons fait une aumône suivant nos moyens, pour le soutien de ces "fous sublimes", nous avons fait bien certainement une bonne oeuvre; mais que notre oeuvre paraît infime, de peu de chose, quand on la compare (comme j'ai pu le faire moi-même) à l'oeuvre de Mgr. Bossé et de ses missionnaires !

.....On ne peut s'empêcher de reconnaître, en face d'un aussi grand spectacle enfanté par l'amour du prochain, qu'il est des hommes qui semblent désignés pour jouer des rôles héroïques dans la vie; leurs actions ont pris l'habitude de l'héroisme, tout comme d'autres prennent l'habitude de l'égoïsme; et ces hommes, dont le caractère est d'une autre trempe que celui de la moyenne de l'humanité, ce sont nos missionnaires qui, n'ayant d'autres armes que la croix et leur bréviaire, ont porté la parole divine sur toute l'étendue de ce vaste continent, sous la zone glaciale comme sous la zone torride. Ces hommes affamés de l'amour de leurs semblables, se sont nom-

més Dolbeau, Jogues, Lalemant, de Laval, Marquette, Labrosse, de Quen, Provancher, Hébert, Racine, Faucher, Malo, etc.

Aujourd'hui, ils se nomment Laflèche, Taché, Lacombe, Arnaud, Lacasse, Bossé, etc.; et dans cent ans d'ici, les noms de ces derniers auront passé à l'Histoire avec cette auréole de dévoûment et de sainteté qu'on accorde avec justice à leurs devanciers.

Chose étrange au point de vue humain, mais nullement surprenant au point de vue de ces courageux missionnaires: on attend beaucoup d'eux parce qu'ils n'ont jamais failli à leur tâche, surhumaine à nos yeux, mais toute naturelle à ces hommes de Dieu. Personne

s'est surpris d'apprendre les grandes choses qu'ils ont accomplies; personne n'est étonné de voir leur courage réel aux heures du danger. Tous ne comprennent pas la source où ils puisent cette force admirable; mais tous s'étonneraient de ne pas la leur voir dans l'occasion.

Quelques-uns, mesurant à leur aune, ont pu dire: "Ce sont des hommes vaniteux; leur mobile est peut-être celui de la renommée". On ne s'est pas trompé: ces missionnaires, en effet, sont très vaniteux; mais leur vanité est de ne pas paraître vains, travaillant comme ils le font sous le regard seul de Dieu. dans le silence dans l'isolement, loin du bruit et seulement pour

la gloire du Maître. Doués de hautes facultés, ils cherchent toujours et sans cesse les moyens de les employer au service des autres; ils ont des idées élevées sur la plupart des sujets, et ils ont la vanité de croire qu'ils pourront atteindre l'idéal qu'ils ont choisi comme type: le renoncement aux biens de la terre. Ils sont intrépides dans le combat de tous les jours, contre la faim, la chaleur accablante; et cette intrépidité, ils la trouvent, en partie, dans le vrai courage qui les anime, et, en partie aussi, dans ce noble sentiment du devoir qui les rend trop orgueilleux pour fuir; mais, en somme, héroïque par tempérament et grâce à un singulier mélange d'orgueil, de

force et de vertu chrétienne, ils accomplissent des actes réellement sublimes. Ce sont presque toujours et ce que l'on peut appeler des hommes remarquables, car leur vie laborieuse et leur influence légitime attirent l'attention par leur grandeur, et, souvent, quelque chose dans la simplicité de l'aspect de ces pauvres curés-voyageurs les distingue de la moyenne, à première vue.

Telle est et telle fut, en quelques mots, la vanité des missionnaires de notre continent depuis bientôt trois siècles; et ceux d'aujourd'hui, s'inspirant aux mêmes sources que leur prédécesseurs, n'ont point dégénéré.

Revenons maintenant, à Per-

cé, le chef-lieu du comté de Gaspé.

Je reproduis ici la description que je faisais de ce lieu enchanté, en 1858 et en 1859. Ces écrits, publiés d'abord sur le Courrier du Canada, furent copiés par plusieurs autres journaux du Canada, des Etats-Unis et de Paris.

LE ROCHER PERCE.

Le rocher qui a donné son nom à notre village, est une véritable curiosité naturelle. Situé à quelques toises seulement de la terre ferme, il s'y trouve relié en quelque sorte par une batture que laisse entièrement à sec la marée basse, et sur laquelle on traverse en sûreté. Cette chaîne vient reprendre le Mont-Joli, qui semble avoir été ainsi séparé par quelque érosion lente ou spontanée que je ne me charge pas d'expliquer.

La hauteur de ce rocher bizarre est de 300 pieds; sa largeur de 1 arpent, et sa longeur

de 4 à 5 arpents. Ses côtés sont taillés perpendiculairement et, en certains endroits, ils surplombent de plusieurs pieds. La pierre, de couleur rougeâtre, est ici granitique, là calcaire, et plus loin schisteuse; mais, vers la base, à l'endroit baigné par la mer, c'est le roc vif silonné de veines blanches qui divisent la masse en plusieurs pièces, emblant être autant de fragments réunis.

Le Percé, vu de loin et dans son ensemble, présente la forme d'un carré long régulier; mais examiné de près et en détail, vous découvrez, de chaque côté, beaucoup de cavités et de saillies aux formes fantastiques et variées. Vous vous sentez mal à l'aise, vous jetez la vue au-

dessus de vous, suspendue sur votre tête, cette masse énorme qui semble vouloir vous écraser. N'étant qu'un atome à côté de cette montagne escarpée, l'idée de notre incapacité et de notre néant se présente tout naturellement à ntore esprit et l'on est comme forcé de s'écrier: "Dieu seul est grand et tout-puissant dans ses oeuvres!"

Mais l'étonnement redouble lorsqu'on arrive vis-à-vis de l'endroit où la Nature a percé à jour toute l'épaisseur de ce rocher, pour y laisser admirer une immense ouverture que l'on aperçoit à plusieurs lieues sur l'eau.

Cette ouverture mesure plus de 60 pieds de haut sur 80 de large, et elle a la forme d'une arche

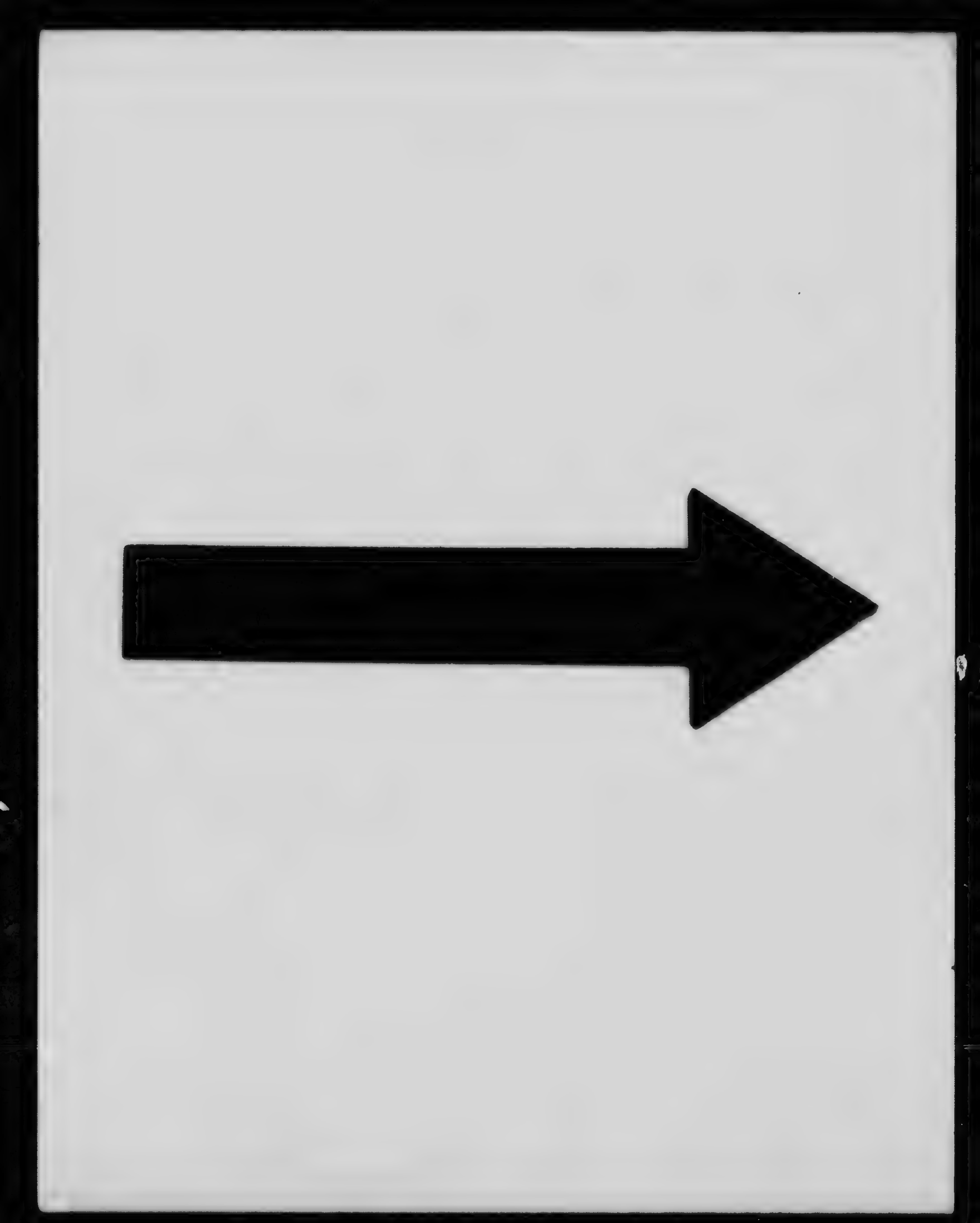
parfaite. A mer basse, on passe à pied sec sous cette voûte; à mer haute, on la traverse en canot, et même en bateau de pêche voguant à toute voile. L'air qu'on y respire est beaucoup plus froid que l'air extérieur, et l'on ressent un malaise indicible quand, pour la première fois, on entre dans cette gueule béante, plus loin et presque semblable à qui aurait fourni une belle description à Virgile pour sa déscente aux enfers.

Le sol, dans cette grotte, est jonché de coquilles bivalves, d'os de poissons, de carcasses de homards, entassés pêle-mêle dans les anfractuosités du roc. Il y a aussi des matières fécales, espèçe de guano, des oiseaux qui ha-

bitent les sommets du rocher. Sauf quelques incrustations et saillies assez rares, la face intérieure de cet antre est parfaitement unie.

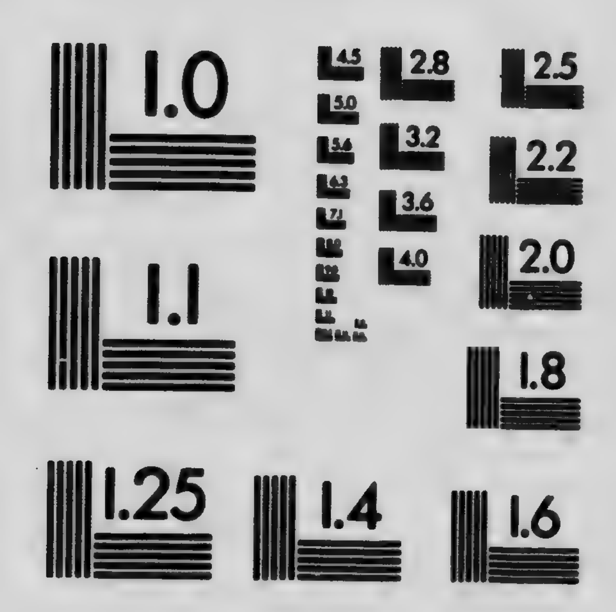
Il y avait autrefois une autre ouverture située à quelques pas de celle que je viens de vous dépeindre. Elle s'est effrondrée, il y a déjà plusieurs années, avec un fracas épouvantable et sans causer, heureusement, aucune perte de vie.

L'ascension du Percé est très difficile, pour ne pas dire impossible. Il n'y a que la partie du nord-ouest qui offre quelque chance à l'escalade et encore n'est-ce pas sans de grands dangers. Quatre ou cinq curieux intrépides, téméraires même, s'y sont aventurés à l'aide d'échelles



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

de corde, et ont pu, sur la cîme, contempler le vaste et magnifiqe panorama qui se déroule de là à la vue; mais c'est, suivant moi, une jouissance payée trop cher et acquise à de trop grands risques. Celui qui a fait le dernier cette ascension périlleuse, a payé de sa vie son imprudente curiosité: à peine avait-il fait quelques pas pour redescendre, que le pied lui manqua; mort avant d'être rendu au bas, son corps sauta de saillie en saillie et alla tomber en lambeaux sur l'eau.

En été, une multitude innombrable d'oiseaux de mer habitent le sommet du Percé. Ces oiseaux, qui arivent ici au commencement d'avril, sont des goëlands, espèce

de grandes mouettes, et des cormorans. Ils couvent là leurs oeufs qui éclosent vers la mi-juillet. Au commencement d'août, les petits, qui savent à peine voler alors, se jettent à l'eau ou plutôt s'y laissent tomber, pour se baigner. Une fois leurs jeunes ailes mouillées, ils sortent bien difficilement de l'eau, et le plus souvent il leur faut attendre que le soleil les ait séchées avant de pouvoir s'envoler. C'est alors qu'on leur donne la chasse: il y en a tellement que, bien souvent, on les tue avec les rames ou à coups de bâton. C'est généralement de 4 à 8 heures de l'après-midi que se fait cette chasse amusante, et rien de plus beau, rien de plus excitant! Les em-

barcations, ordinairement montées par trois hommes, un chasseur et deux rameurs, courent et se croisent en tous sens: ils abattent leur proie à coups de rames, et les autres, avec une adresse admirable, tirent au vol sur ceux des jeunes oiseaux qui peuvent s'élever. Les vieux oiseaux s'agitent et tournoient audessus des cruels chasseurs et remplissent l'air de leurs cris de détresse. Le feu roulant des fusils, dont les détonations résonnent sous les flancs du Percé, fait lever une nuée de goëlands et de cormorans qui, tous ensemble, font entendre une variété de cris aigus et assourdissants. Il n'est pas rare de voir des chasseurs revenir avec 30 et

40 pièces de gibier par canot et après quelques heures seulement de chasse. Ces jeunes oiseaux forment un mets exquis et très recherché.

Outre cette utilité gastronomique, les oiseaux du rocher Percé sont encore d'une grande utilité aux navigateurs mis hors de leur route par la tempête, durant les nuits noires ou le jour même, quand la brume permet à peine d'y voir à un demi-arpent devant soi. Les cris continuels de ces palmipèdes, en temps d'orage, et que l'on entend de fort loin, disent aux marins effrayés l'endroit où ils sont et leur permettent ainsi d'éviter les écueils adjacents et contre lesquels ils seraient venus probablement se

briser sans cela.

Je connais plus d'un pêcheur qui, sauvé par ce moyen, d'un naufrage inévitable, a remercié Dieu d'avoir, dans sa bonté paternelle, voulu que ces oiseaux vinssent là, tous les ans, non seulement pour lui servir de mets délicieux, mais encore pour lui éviter bien des accidents, bien des malheurs. Qui ôserait dire que tout cela est dû au hasard? Qui ne voudrait reconnaître là la Providence de Dieu, qui s'étend à tous les climats et à tous les pays?

Après la description du rocher Percé, je reprends mes souvenirs par une autre description qui a eu l'honneur, comme la précédente, d'être insérée dans la série de nos livres de lecture

approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique.



UN SOIR D'ETE A PERCE

Si l'hiver est plus ennuyeux sur les bords du golfe que dans nos riantes campagnes d'en haut; si nous sommes emprisonnés plus étroitement durant les cinq mois des frimas et des neiges, en revanche, nous avons la saison d'été plus belle, plus salubre qu'en aucun autre endroit de notre pays: nous avons l'air frais et pur de la mer; tandis que nos frères québécois rôtissent sous un soleil brûlant, nous jouissons ici d'une température agréable qui, dans les

plus grandes chaleurs, n'est jamais accablante. L'été, en un mot, semble vouloir nous faire oublier les ennuis de l'hiver, en étalant à nos regards les beautés de tous genres d'une nature pittoresque et grandiose.

La monotonie des longs jours de l'hiver commence à disparaître vers la fin d'avril. Les pêcheurs préparent déjà leur agrès de pêche; on se hâte partout de faire les préparatifs du rude et si pénible métier de sillonner en tous sens les eaux de la mer pour tirer de son sein la subsistance de tant de familles. Ici, l'on radoube les berges, on les calfate, on les flambe; là, on fait les ailes de la berge, qui la feront voguer si rapidement et si leste-

ment sous le souffle de la brise. On s'applique surtout à donner aux agrès toutes les proportions, toutes les conditions de vitesse, car si on allait se faire dépasser par les autres pêcheurs, en revenant des bancs ou en y allant, quelle humiliation! et surtout quelle bordée de sarcasmes de la part des vainqueurs!...

Plus loin on répare les déchirures faites aux voiles par la tempête, l'automne précédent; puis on travaille aux filets, aux seines: on pose les tangons, etc. Enfin, partout règne une activité, une fièvre de travail, qui forme un contraste frappant avec les jours mornes et tranquilles des cinq mois de reclusion. Chaque arrivage nous amène des

:entaines de pêcheurs du district e Québec, des Etats-Unis et de 'Europe, etc. On sent que l'hi-ver est fini et que la belle sai-on, la saison de l'abondance ar-ive. Déjà, l'on a pris quelques norues: la nouvelle s'en répand partout avec la rapidité de l'é-lair, et tous les pêcheurs se lan-cent à l'envie sur la mer et vont ui demander la nourriture de eurs familles. C'est alors que Percé présente un aspect qu'on ie se lasse jamais d'admirer:

Depuis cinq ans entier, chaque jour [je *le* vois,
Et crois toujours le voir pour la pre- [mière fois.

* * *

Mais il est un endroit entre autres où j'aime à aller souvent

contempler le vaste et magnifique panorama qui, de là, se déroule, de toutes parts, aux regards de l'amateur de la Nature. Ce site avait été remarqué par les Français, les premiers pêcheurs de la Gaspésie, qui lui donnèrent le nom de Mont-Joli, qu'il porte encore. Ce joli mont forme un promontoire qui va s'élevant en amphithéâtre jusqu'à la hauteur de 125 pieds et présente à la mer ses flancs escarpés et taillés presque perpendiculairement. On gravit la pente un peu raide du Mont-Joli du côté de la terre, sur une lisière étroite qui s'élargit à mesure que l'on avance vers la mer, et cette lisière, la végétation la recouvre tous les printemps d'un riche ta-

pis de verdure. Arrivé sur la crête, on se repose sur un plateau de forme elliptique et au milieu duquel on a planté une haute croix, qui étend ses bras sur les deux anses du village, comme pour les protéger.

C'est, assis au pied de cette croix, quand le soleil est au déclin de sa course diurne, qu'il fait bon de respirer l'air frais de l'océan que **la brise de la mer** nous apporte sur ses ailes. Quels beaux points de vue de tous côtés! Comme on remercie l'Etre Suprême d'avoir parsemé sous nos pas tant de beautés naturelles; d'avoir créé pour sa créature toutes ces merveilles qui annoncent sa toute-puissance et sa bonté!

Derrière moi, au couchant, se dresse le Mont Sainte-Anne, cachant sa tête altière presque dans les nues. Le flanc exposé au vent, dont les rafales sont si violentes ici, est hérissé de sapins rabougris, tandis que l'autre côté est couvert de jeunes arbres vers ondoyant mollement sous l'haleine plus légère de la brise. D'ici, je vois l'église avec son clocher élancé; elle est située au pied même de la montagne et se dessine parfaitement sur le fond vert du versant qui regarde l'orient. Le mont Saint-Anne, qui termine la chaîne des Chickchâks ou Notre-Dame, (ces monts font partie des Alléghanies ou Apalaches) est le baromètre que la Providence a mis à

pour nos pêcheurs. Quand la cîme se couvre de son bonnet, suivant leur belle expression, quand elle se cache dans un brouillard épais, la pluie et le mauvais temps ne sont pas loin, disent-ils, et ils se trompent rarement.

Un peu plus loin du mont Sainte-Anne, s'élancent vers les nues les hautes falaises et les pics aux mille formes fantastiques, qui se mirent dans l'eau diaphane de la mer. En certains endroits, leur base, miné par les vagues en furie, laissent voir, çà et là, des grottes profondes qui ne manqueraient pas d'être habitées par des fées ou des naïades, si nous étions encore aux jours de la mythologie payenne.

Ailleurs, ces falaises surplom-
)ent au-dessus des eaux d'une
nanière effrayante pour ceux
ıui sont au pied et qui ne peu-
vent s'empêcher de tressaillir en
:egardant ces masses énormes
uspendues sur leurs têtes et
nenaçant de les engloutir dans
'abîme.

A droite, j'aperçois, de chaque bord du chemin tortueux qui conduit à la Baie-des-Chaleurs, les maisons coquettes du Cap Blanc et de l'Anse-du-Cap.

A l'heure autuelle, ce chemin est rempli de voitures presque outes traînées par des boeufs et :harroyant sur les terres les têes de morue entassées sur le rivage et qui forment un excelent engrais, surtout pour les

terrains humides. Chaque voiture est montée par une jeune Gaspésienne qui, pour se faire oublier la marche lente de son indolent quadrupède, chante gaîment les chansons du pays.

Mais voyez, à gauche, le petit village de la Malbaie et de la pointe Saint-Pierre, dont les maisons semblent, d'ici, être baignées dans l'eau.

Au-dessus et loin derrière la pointe Saint-Pierre, apparaissent les montagnes situées à l'entrée de la Baie-de-Gaspé, et dont l'une porte le nom assez étrange, mais bien connu de la Vieille. Ce nom fut donné par les pêcheurs français à un quartier de rocher isolé qui, vu de loin et de côté, ressemble beau-

coup à une grand'maman coiffée du bonnet des anciennes du bon vieux temps. La Vieille était connue et respectée de tous les manins, et c'était lorsqu'os passait devant elle que l'on baptisait ceux qui descendaient pour la première fois sur les côtes gaspésiennes. Mais le Temps, qui ne respecte rien, ou plutôt la mer en courroux vint un jour (il y a déjà plusieurs années) se ruer avec plus de fureur que jamais contre la pauvre vieille, déjà courbée sous le poids de son grand âge, et la précipita de son piédestal. Son corps gigantesque forme aujourd'hui un écueil à fleur d'eau; c'est le seul tumulus élevé en l'honneur de cette illustre défunte.

Les voyageurs peuvent néanmoins admirer encore le Bonhomme, à quelques pas en arrière de sa regrettée compagne; avec son gros casque enfoncé sur les yeux et le dos appuyé à la falaise, vous diriez qu'il pleure la mort de sa vieille et qu'il craint d'être, à tout instant, enseveli dans les mêmes eaux à ses côtés.

Laissons-le en paix avec son deuil et ses craintes, et regardons plus loin cette multitude de navires qui se perdent de vue dans la perspective de la mer et du ciel. Les uns sont en route pour l'Europe ou en reviennent; d'autres sont occupés à la pêche du maquereau, de la morue, etc. Puis, un peu en deça, voyez-vous tous ces points noirs

qui semblent autant de petites coquilles flottantes? Ce sont les berges des pêcheurs qui déjà appareillent pour entrer au port.

Comme notre vue se fatigue de la couleur éblouissante de la mer, dorée par les rayons obliques du soleil, reposons-nous la vue sur le fond vert de la petite îles Bonaventure, située en face, à deux tiers de lieues de nous.

Cette île est protégée par la nature avec un amour maternel. Son terroir fertile est abrité par de hautes falaises qui l'enceignent presque en entier et ne s'affaisent au niveau de l'eau que sur un seul point assez étroit pour former une crique à

'abri des vents du large et formant un refuge favorable aux habitations de pêche que nous apercevons d'ici. Les bords escarpés de l'île Bonaventure sont plus pittoresques et plus sauvages du côté de la terre ferme, et fournissent aux chasseurs habiles du gibier en abondance. Le bois, qui couronne le sommet de l'île, forme une lieu de promenade délicieuse en face de la mer sans limite. Outre ces beautés naturelles, l'île offre de grands avantages aux pêcheurs, qui jettent leurs lignes sous son abri, lorsque le gros vent ne leur permet point d'aller sur les grands bancs: aussi, ont-ils coutume de dire souvent: "Quelle **bonne aventure** pour nous d'avoir cette

île qui nous protège contre les vents! Sans elle, combien de jours, pendant l'année, où nous ne pourrions aller à la pêche." Ce point est de plus le rendez-vous d'un grand nombre de pêcheurs canadiens, acadiens et jersiais, qui le choisissent de préférence à cause de sa position avantageuse. En été, l'île Bonaventure est une véritable fourmillière; en hiver, il n'y reste que les insulaires véritables, au nombre de 10 ou 12 familles, qui se trouvent alors tout à fait isolées, quand le grand froid ne leur construit pas un pont de glace, re qui arrive assez rarement.

Cependant, le soleil baisse sur l'horizon, et j'ai encore sous les

yeux un ciel magnifique qui ré fléchit ses dernières lueurs. Les deux anses, à gauche et à droite, sont remplies d'hommes et de femmes, occupés à préparer la morue prise durant la journée J'entends d'ici les gais propos les ris bruyants qui montent jusqu'à moi. J'entends aussi les chansons normandes et bretonnes que chantent à pleine poitrine ceux qui vont tendre les filets au large pour la bouette du lendemain. Une multitude innombrable d'oiseaux, qui habitent la cîme du Rocher Percé, volent en tous sens autour et au-dessus de moi, s'ébattent, tournoient et remplissent l'air de leurs cris aigus.

Mais bientôt ce bruit confus

s'apaise: le soleil a, depuis quelques instants, disparu derrière les montagnes. C'est l'heure que Lamartine peint si bien dans les beaux vers de la Prière:

Le roi brillant du jour se couchant [dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de [victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos [yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans [les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'é-[tendue.
Comme une harpe d'or dans l'azur [suspendue,
La lune se balance au bord de l'ho-[rizon;
Ses rayons affaiblis dorment sur le [gazon.
Et le voile des nuits sur les monts se [déplie:
C'est l'heure où la nature, un moment [recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour [qui s'enfuit,

S'élève au Créateur du jour et de la
[nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans un bril-
[lant langage,
De la Création le magnifique hom-
[mage.

La lune sort et s'élève lentement du sein des eaux; elle brille d'un éclat pur. La mer, agitée par les vents de terre, réfléchit son globe argentée et scintille sous ses rayons. Bientôt, je n'aperçois plus que les flambeaux de la nuit que la main de Dien a suspendus au-dessus de nos têtes, puis la mer se confondant avec la voûte azurée des cieux.

Quelques pêcheurs attardés arrivent au port en chantant. Leurs berges, poussées par la brise de terre qui augmente, coulent rapidement sur l'eau et laissent

derrière elles de gros bouillons phosphorescents, qui ressemblent à une traînée de feu qui pétille.

Mon oreille n'entend plus que les flots succédant aux flots, mais ne dépassant jamais la limite tracée par le doigt de Dieu.

La solitude où je me trouve, et ce bruit incessant de la mer expirant sur le rivage, porte l'âme à la prière et aux méditations religieuses, et je m'écrie, en quittant ce lieu enchanté: **Quam mirabilis Deus in omnibus operibus suis!**

Percé est le chef-lieu du comté de Gaspé et c'est une paroisse dont les régistres remontent au commencement du siècle.

Dans le cimetière que vous a-

percevez au pied du mont Sainte-Anne, reposent les restes d'un de mes enfants. Le parler des anges est la prière, dit-on, et cet ange a dû prier souvent pour ceux qui l'ont tant pleuré.

Le lecteur, en lisant ce que j'ai dit de la maison Robin, a peut-être cru à des préventions injustes de ma part. S'il en était ainsi, il n'aura, pour se désabuser, qu'à lire l'historique des agissements de cette maison puissante, lorsque je fus chargé par le gouvernement d'établir la taxe scolaire à Percé.

A l'époque où je devenais inspecteur d'école (en 1857), la taxe scolaire n'était établie légalement que dans deux paroisses du comté de Gaspé: à la Grande-Ri-

vière et à Sainte-Anne des Monts. Partout ailleurs, on en était encore au système "antique de la rose" des contributions volontaires, et, avec ce système, parmi une population formée par la maison Robin, surtout à l'indifféresce en matière d'éducation, les écoles se soutenaient bien misérablement et, souvent, fallait-il les fermer.

Les Robin, à cette époque, étaient les propriétaires du grand village de Percé pour une bonne moitié, aujourd'hui, ils en possèdent les sept-huitièmes. Savez-vous le chiffre le plus élevé de la contribution volontaire de cette maisos alors plusieurs fois millionnaire?.... *Quatre* piastres par année, et, souvent, **rien!**

L'hon. M. Chauveau m'avait déjà écrit à plusieurs reprises: "Il faut que la taxe scolaire légale s'établisse dans tout votre district d'inspection."

Je crus devoir commencer ce travail d'Hercule au chef-lieu, pour l'exemple, et je me mis résolument à l'œuvre.

Dans les montagnes, en arrière du village de "Percé" se trouve un autre village portant le nom de **Irish Town.** Ce nom suffit pour faire comprendre que ce sont des Irlandais et leurs descendants qui habitent cette localité. Or, il est connu que l'Hibernien a une horreur instinctive du mot taxe. On sait encore que les Irlandais, persécutés d'une manière atroce dans leur pro-

pre pays, se rangent, une fois établis sur ce continent, du côté de leurs persécuteurs protestants, poussant souvent le fanatisme jusqu'à vouloir imposer à la race française une langue qui lui est étrangère et qui, pour eux, est la langue de leurs bourreaux. Privés de la mémoire du coeur sous ce rapport, ces fils de martyrs oublient en même temps ce qu'ils doivent aux Français, en Europe, et à nous, leurs descendants, dans la province de Québec. Qu'on examine ce qui se passe, depuis 1847, à Québec, à Montréal, à Ottawa et ailleurs, et convenons que la reconnaissance compte pour bien peu parmi les vertus irlandaises, tandis que leur aplatissement en face

de leurs ennemis séculaires forme un spectacle superlativement triste.

Cette horreur, ou plutôt cette haine de la taxe chez les Irlandais et leur inqualifiable injustice à notre égard, la maison Robin devait l'exploiter au désavantage des écoles. Tout à coup, les agents des Robin devinrent généreux, chose qui ne se voyait point parmi eux et qui n'était pas dans leur nature d'hommes à argent. Le whisky coula à flots, les esprits se montèrent et il fallait, coûte que coûte, faire disparaître l'officier du gouvernement avec la taxe scolaire. 'Pas de taxe!" criaient les agents des Robin en faisant leur distribution de whisky, et ces

pauvres gens hurlaient: "A bas a taxe d'école!"

Le jour de la Toussaint, à la sortie de l'église, on pouvait lire, écrit en gros caractères, un avis convoquant pour le lendemain le ban et l'arrière-ban de la population d'**Irish Town**, dans le but d'engager l'inspecteur d'école à ne plus parler de l'établissement de la taxe scolaire, et de le pendre, dans le cas où il ne voudrait pas promettre de ses désister.

L'inspecteur lut cette affiche, l'enleva de la porte de l'église où elle était clouée et la déchira en mille morceaux, en présence de la foule. Il savait qu'on ne lui ferait rien aussi longtemps que, à la façon des lâches, les dupes de la maison Robin ne seraient

pas enivrés, et au sortir de l'église, elles étaient toutes sobres.

Le soir du même jour, après le coucher du soleil, **La Canadienne**, commandant Fortin, venait jeter l'ancre dans l'anse du sud-ouest de Percé: c'était la Providence qui l'envoyait si à propos.

Je rédigeai une plainte et la portai à bord où je la remis au commandant Fortin, tenu par sa position de me protéger contre la pendaison dont j'étais menacé. Je trouvais ce remède ou ette manière de se débarrasser de moi un peu trop raide, et je protestais: qui n'en eût pas fait autant à ma place?

On a reproché (peut-être pas sans raison) au commandant

Fortin, tout le temps qu'il a occupé sa position sur La Canadienne, d'avoir été trop, beaucoup trop l'ami des marchands jersiais, les sangsues des pêcheurs et les ennemis nés de tout progrès sur la côte. Le commandant Lavoie s'est montré tout autre à l'égard de ces éteignoirs, et il a eu mille fois raison. Il s'est fait l'ami de ceux qu'il avait pour mission de protéger et il a ignoré les oppresseurs.

Quoi qu'il en soit, le commandant Fortin s'acquitta bien de la tâche qu'il avait d'apaiser la meute lancée contre moi par la maison Robin... et je ne fus point pendu.

Quelques semaines après ce

coup monté et manqué, on essayait de mettre le feu, la nuit, à la maison que j'habitais avec ma famille. Grâce à un ami, qui urprit les malfaiteurs à temps, j'échappais à la corde, mais c'était pour tomber dans le feu. Aussi, je jugeai prudent de quitter Percé pour aller demeurer à la Grande Rivière.

Le chemin les voitures allant au Bassin de Gaspé, à 10 lieues de Percé, fait une ascension de deux milles sur le flanc occidental du mont Sainte-Anne, puis traverse les Cannes de Roche avant d'arriver au Coin du Banc. Le Banc, lui, se prolonge jusqu'à la Barre à Choir (Barachois), où l'on traverse la rivière en bac. Il y a ici une église de-

puis 1868, et le premier curé résident fut un M. Lamontagne.

On trouve à cet endroit plusieurs chefs de famille du nom de Tapp, descendants d'un "vieux patriarche" de ce nom. Ce charmant vieillard a toujours été l'ami dévoué des missionnaires, et c'était de plus un catholique fervent et sincère. Ses fils et petits-fils forment l'élite de la population de Barre-à-Choir, entre auares M. Thomas ou **Tom** Tapp, ue j'ai connu intimement, lui et son aimable famille.

En bateau, on se voit pas les Cannes-de-Roche; mais on aperçoit facilement la Barre-à-Choir et son église, dans l'enfoncement où elles se trouvent et à une distance de 9 à 10 milles. On évite

l'ellipse que forme le rivage et l'on va droit à la pointe Saint-Pierre, où était autrefois l'église de cette mission, desservie par le curé de Douglastown. La résidence du curé a été transporée à Barre-à-Choir tel que je 'ai dit plus haut.

Nous passons tout près du Plateau, rocher plat situé à une petite distance de la pointe St-Pierre; puis nous voici en face d'un endroit qui porte le nom assez drôle de Chien-Blanc: c'est une mission du curé de Saint-Pierre de la Malbaie ou Barre-à-Choir. Vous voyez d'ici, sur cette éminence, l'église propre et gracieuse le ce groupe de catholiques isolé des Jersiais de la Pointe Saint-Pierre. Le Chien-

Blanc a reçu le nom de Saint-George en l'honneur de M. George Prével, citoyen fort honorable et fort respecté, mort il y a deux ans.

Plus loin, à gauche et en avançant toujours vers le Bassin, vous voyez, perchée sur des côteaux, la paroisse de Douglastown, fondée vers 1845. Toute la population se compose d'Irlandais de naissance ou de descendance.

Nous voici à l'entrée de la Baie-de-Gaspé, formant sept lieues de longueur, de La Vieille au fond du Bassin. A droite, vous avez la Grande Grave (non pas Grève comme on l'écrit généralement), le Cap aux Os, etc. A gauche, le Banc de Sable

(Sandy Beach), où je trouvais, en 1859 ou en 1860, le cadavre d'un matelot de **La Canadienne**, qui s'était noyé avec deux de ses camanades de bord.

Nous sommes enfin au Bassin, vaste nappe d'eau entourrée de côteaux verts. Un navire ici est aussi en sûreté qu'un rat dans son fromage. Le vent peut souffler, la tempête peut déchaîner oute sa fureur, jeter à la côte es plus gros navires, tandis que les eaux du Bassin sont à peine ridées.

Le Bassin ou Gaspé (ces deux nots sont synonymes ici) a été a résidence de M. Jean Boutillier, qui a été le député du comé une trentaine d'années. Ce nonsieur le Boutillier, qui a fait les affaires considérables au

Bassin, à Percé, à l'Anse au Grisfonds, Ste-Anne des Monts, etc., s'était allié à une Canadienne catholique, et, quelque temps avant de mourir, il s'était fait catholique lui-même, de sore que, heureusement, il n'avait plus de jersiais que le nom, transmis à une famille nombreuse.

Il y a un quart de siècle, le Rév. M. de la Mare, ministre jersiais, les deux frères Eden, marchands, un cultivateur portant le nom lugubre de Coffin, et le colonel! Belleau, un compatriote, s'il vous plaît, étaient les commissaires de la municipalité scolaire du Bassin. Cette moitié de décemvirat scolaire avait tellement l'amour des écoles qu'-

elle faisait pour plaire à messieurs les Jersiais de la maison Robin, une guerre acharnée à l'établissement de la taxe des écoles.

"Messieurs, quatre d'entre vous sont des hommes de position et gagnant leur vie honorablement au moyen de l'éducation qu'ils ont reçue. Vous n'avez donc aucune raison plausible de vous opposer à une loi qui doit propager les bienfaits de l'éducation dans votre municipalité. Je vous condamne donc au maximum de la peine légale, et je regrette seulement que le maximum ne soit pas pas d'un chiffre plus élevé."

Ces éteignoirs payèrent amende et frais et s'en retournèrent avec leur petit bonheur,

nais pas avant d'avoir été prenlre un verre de consolation avec es agents de Ch. Robin et Cie.

A propos d'écoles, je place ici .'école avait une horreur instinctive, comme le très grand nombre de ses congénères, d tout ce qui touchait de loin ou de près au français, et ce fanatisme, il le poussait jusqu'au point de faire angliciser par ses élèves les noms propres d'origine française.

ın dernier souvenir, qui fera voir comment on enseignait l'Histoire, dans les écoles jersiaises de cette époque.

Il y avait alors, entre le Capaux-Os et le Bassin, une école tenue par un Jersiais du nom de Cole. Non seulement ce maître

A ma première visite officiel-

le, je me mis tout d'abord à interroger les élèves sur l'Histoire du Canada, et fallait-il encore poser les questions en anglais pour être compris.

— What is the name of the discoverer of Canada? demandai-je aux élèves.

— I know it, I know it, répondirent en même temps plusieurs écoliers.

— Well, what is it?

— JAMES CARTER!

C'est ainsi que ces élèves, guidés par un descendant de Français, parlaient de l'immortel Jacques-Cartier, et cela à l'endroit même où le navigateur malouin plantait une croix, il y a trois siècles passés.

Quelques semaines plus tard,

M. Cole allait enseigner l'Histoire sous d'autres cieux, et, à a visite suivante de l'inspecteur, e nom de James Carter n'était plus qu'un souvenir.

Je pourrais faire voir au lecteur ce qui reste du comté de Gaspé, à partir du Bassin; mais je m'arrête ici pour le présent.

A. BECHARD.

FIN.